JULES BRETON 1827–1906

Jeanne : L’Incendie

O fleur immaculée au parfum virginal,
O noble et douce fleur dont l’éclat idéal
Est plus éblouissant que le duvet du cygne,
Fleur faite d’innocence et dont la grâce insigne
De la sainte Pudeur orne les purs autels,
Ah ! qui saura jamais de quels frissons mortels,
O beau lis dont l’orgueil est ta blancheur de neige,
Tu t’éteins sous l’affront d’un brutal sacrilège,
N’osant plus regarder la face du soleil !
Adieu, jour ! Jeanne souffre un martyre pareil.
Elle se meurt, hélas ! de se croire souillée.
Que lui fait désormais la plaine ensoleillée
Où travaille, là-bas, son jeune moissonneur ?
Indigne de Bruno, vouée au déshonneur,
Elle désertera cette odieuse terre.
Et souvent elle songe à l’étang solitaire…
Ah ! comme on dormirait paisiblement au fond
De l’eau sourde, au milieu d’un calme si profond !

Un nouveau gouffre s’ouvre où tout son bonheur sombre.
Le baiser du démon brûle sa nuque sombre,
Baiser cent fois lavé, mais dont le feu toujours
La dévore, baiser des infâmes amours,
Laissant comme un fer rouge une marque éternelle.
L’Ange de l’ignorance a replié son aile
Et le rustique Éden aux frémissements purs,
A jamais, à jamais, a refermé ses murs.
O profanation des plus sacrés mystères !
La honte s’est mêlée au flux de ses artères.
Il vit ! Elle pourra le rencontrer demain !
Ce sang qui l’a vengée et qui rougit sa main,
Horreur ! est comme un gage affreux qui la fiance

Au monstre !… Elle est à bout de haine et de vaillance.
O délire suivi d'affaissement mental !
Elle voit dans la mort le dénouement fatal.
C'est pourquoi Jeanne reste au manoir, affaissée,
Et dérobe au jour bleu son front et sa pensée.

Cependant le soleil a jauni les épis.
L'embrasement de l'air aux souffles assoupis,
Sur la plaine infinie et claire, se déroule,
Ondoyante chaleur, immense, ardente houle
Qui fait vibrer l'azur profond de Messidor
Et flotter les toits lourds dans la mer des blés d'or.

Car la terre a mûri sa riche moisson blonde.
Ses flancs, dans le repos d'une gloire féconde,
Exhalent alentour, vers le pur firmament,
Comme un encens divin, l'arôme du froment
Et les champs sont couverts de biens : l'ample dépouille
Va tomber sous la faux qu'un long chômage rouille.
Dès l'aurore voici les filles et les gars,
Sur les grands chariots, qui sortent des hangars
Et vont joyeusement, à la moisson nouvelle,
Coucher sur les sillons javelle sur javelle.

Les voici par la plaine, en groupes isolés,
Courbant partout leur dos dans le soleil des blés,
Les bras, le cou, brûlés sous la flamme aveuglante,
L'allure monotone, infatigable et lente,
Et du matin au soir, du levant au couchant,
La paille crie et tombe aux coups durs du tranchant.

Sous le tas débordant de leurs gerbes dorées,
Arrivent vers le bourg, triomphales rentrées,
Dans le ruissellement du soleil, les grands chars
Lentement balancés sur les essieux criards.
A leur faîte parfois une robuste fille
Alanguie aux rayons brûlants, dans le ciel, brille,
Émergeant de la paille avec son front hâlé,
Clair sur le sombre azur, et sombre sur le blé.

Le village se perd dans l'or. Chaque chaumière
Ceinte de blonds épis chante dans la lumière
Et regarde passer les fauves cargaisons,
Si hautes qu'on croirait de mouvantes maisons.
Le câble en les serrant creuse une large ornière
D'où flottent les épis relevés en crinière.

Jours de peine acharnée, et pourtant heureux jours !

Les portails grands ouverts laissent voir, dans les cours
Où redouble la vie, où tout remue et piaille,
Les grands effarements de la folle volaille
Et les farouches bonds des poulains et des veaux,
A l'apparition des visages nouveaux.

Et l'on vous voit aussi, par bandes lumineuses,
Sous les mouvants reflets de l'azur, ô glaneuses,
Foulant de vos pieds nus l'éteule des sillons,
Courir dans le soleil où flottent vos haillons.

Quand le soir assombrit la pourpre de sa flamme,
Quand la nature entière épanouit son âme
Qui plane, doux parfum, dans les brouillards errants,
Quand l'ombre allonge au loin ses voiles transparents
Sur la plaine infinie et calme que réveille,
Par place, un dernier trait de lumière vermeille ;
Puis quand le tas de blé s'éteint comme un brasier,
Que, seul, un éclair d'or luit sur les faux d'acier ;
Que la splendeur revêt la douceur souveraine ;
Les membres fatigués, mais la face sereine,
Tout rafraîchis de brume, enivrés de froment,
Reviennent d'un pas lourd et pacifiquement,
Autour des chariots, les faucheurs dont le hâle
Austère et vigoureux brunit sur le ciel pâle.

Partout lumière et fête, et le pauvre manoir
Seul restait tout le jour silencieux et noir.
— « O Thomas, disait Jeanne, ou ma mort ou la tienne ! »

Or, dans le champ désert qui vit tomber Étienne
Et dont le sol avare et vainement sarclé
Produisait presque autant de chardons que de blé,
Où le marais toujours semait de folles herbes,
Bruno, d'un bras rapide, abat de maigres gerbes.

Il fauche éperdument, sombre, désespéré,
Sans souci des chardons qui, d'un dard acéré,
Mordent sa jambe rude au travers de la toile,
Car un nuage noir a voilé son étoile
Et de son cœur en deuil les mirages ont fui.
Ces buissons épineux hérissés près de lui,
Le tranchant de la faux, les dents de la faucille
Sont moins cruels vraiment que cette dure fille
Dont cependant naguère il se croyait aimé.
Il maudit cet amour dont il est affamé.
Plus de doute ! il sent bien que Jeanne le déteste,
Chose étrange ! depuis cette éclipse funeste.
Lorsqu'au soir de ce jour, ouvrant ses bras joyeux,

Il voulut l'embrasser, elle ferma les yeux
Et tout son corps fut pris d'un tremblement farouche ;
Aucun mot amical ne sortit de sa bouche,
Et, comme il la pressait, d'un brusque mouvement,
Elle se dégagea, sans rire, gravement.

Un rival !… Oui, peut-être… un rival qui l'évince !
Il tremble. A coups serrés sa large faux qui grince
Tranche les longs fétus qui tombent, frémissants ;
Ses yeux ont des éclairs terribles, menaçants ;
Il fauche avec de sourds murmures de tempête :
Un rival !… c'est ainsi que volerait sa tête !…

Puis, se tordant à terre, il pleurait comme un fou,
Frappant du front le sol à se rompre le cou.
O douleur ! C'est que Jeanne avait été si tendre !
C'est qu'il avait passé des heures à l'entendre
Gazouiller, de sa voix plus douce que le miel,
De ces mots, de ces riens qui vous ouvrent le ciel
Ainsi qu'une divine et pure mélodie !
Comme il regrette, hélas ! la longue maladie
Et la convalescence où ses yeux renaissants
Repuisaient tant de vie à ses yeux caressants !…

Cependant au manoir grand émoi ! car le maire
Vient d'apporter à Jeanne une lettre où sa mère,
Tout d'abord, tendrement, lui demande pardon
De son involontaire et si long abandon.
Devant l'âpre rigueur d'un père inexorable
Elle avait dû céder ; mais tout est réparable.
Ce vieux père malade incline vers sa fin.
Elle en éprouvera, certes, un grand chagrin,
Mais quel bonheur d'avoir son enfant adorée,
De l'instruire d'abord, puis, richement parée,
De la produire au jour, dans le monde élégant !
Pauvre fille pliée au travail fatigant,
Elle verra fleurir sa grâce souveraine,
Belle à faire pleurer de dépit une reine,

Et digne de briller partout au premier rang !
« Ah ! comme à tes yeux noirs j'ai reconnu mon sang,
« Écrivait-elle, quand, à la moisson passée,
« Je te tins sur mon cœur un instant embrassée !
« Jamais je ne sentis enivrement pareil
« Et mon sein maternel s'est empli de soleil.
« L'Inde a mis dans tes yeux sa divine lumière !
« Ah ! comme désormais ta beauté printanière
« Va fleurir dans son pur épanouissement !
« Comme je vais t'aimer insatiablement !
« Et nous irons dans l'Inde où le ciel, je l'espère,
« A notre amour rendra ton infortuné père
« Que je veux faire riche, honoré, triomphant !
« Tiens-toi prête, et bientôt je viendrai… Mon enfant !
« Ah ! comme tes baisers manquent à ma tendresse ! »
La lettre ne donnait ni le nom ni l'adresse.

L'étonnement ressemble à la stupidité.

Jeanne resta, longtemps, le regard hébété.
Jeu cruel du hasard aveugle qui la raille,
Un assemblage obscur de liens la tiraille
En sens divers et fait cette immobilité ;
Tandis qu'un voile lourd, sur sa raison jeté,
La couvre d'une nuit agitée et confuse.
Puis, comme le torrent lorsque s'ouvre l'écluse,
Un long flot lumineux subitement bondit.
Ah ! comme Jeanne est bien la fille du maudit
Dont son rêve évoqua le squelette sauvage !
Même impossible ardeur l'obsède et la ravage ;
Même ivresse exaltée et même désespoir,
Selon le ciel tantôt vermeil et tantôt noir.
Mais elle est avant tout l'hermine blanche et pure
Qui préfère la mort à la moindre souillure.
L'Inde, divin pays éternellement bleu,
D'où monte le soleil, foyer sacré du feu,
En la purifiant lui rendra son bon ange.

Elle ira se baigner dans l'eau sainte du Gange.
Oubliant la hideur de l'infâme secret,
Elle pourra marcher dans l'antique forêt,
Le front ceint d'une claire et nouvelle auréole.
A ses pieds blêmira, morte, l'immonde idole
Dont elle aura brisé l'épouvantable anneau.
Puis elle reviendra digne de son Bruno.
Et pourquoi donc haïr cette mère qui l'aime ?
Eh quoi ! c'était la dame à la beauté suprême !
Comme elle adorera le lumineux pays
Où les blancs éléphants, par les champs de maïs,
Vont boire au grand lac bleu sous la pagode rose,
Lorsque le colibri, qui jamais ne se pose,
Étincelle partout dans les rosiers en fleurs !

Car elle avait connu l'éclat et les couleurs
De cette Inde à travers les feuillets de son livre.
A quel fougueux transport, en ce moment, se livre
Son cœur où bat le sang fauve du Paria !
Souffles de l'Hamazel et de l'Himalaya
Tout chargés des parfums enivrants des tropiques,
Vous emportiez, au loin, sur vos ailes épiques,
Cette enfant frémissante aux yeux hallucinés.
Mais bientôt, au jardin, ses regards ramenés
Se mouillent doucement de larmes attendries.
Son amour, ses travaux, ses jeux, ses rêveries,
Tous les ressouvenirs qui sur l'enclos planaient,
Que de liens puissants et chers l'y retenaient !
Les lis la saluaient de leurs corolles blanches,
Les arbres sur son front laissaient pendre leurs branches,
On entendait rouler les chars de la moisson,
Le cerisier chantait une triste chanson,
Reproche de fauvette à la jeune infidèle.

Jeanne retourne alors près de la vieille Angèle.

L’aïeule sur sa main appuyait son front las
Où tombaient, s’échappant de son bonnet lilas,
Deux mèches de cheveux d’une blancheur de neige.
Son coude reposait sur le bras de son siège.

Tel qu’un orgue brisé rend de plus doux accords,
Ainsi vibre le cœur d’Angèle dans son corps
Que l’âge et les chagrins détruisent : charme auguste
Qu’autour des bons vieillards répand leur âme juste.
La dernière lueur des graves soirs d’été
Laisse entrevoir le ciel dans son immensité :
Ici-bas tout n’est plus que fantôme et que brume,
Mais l’espace infini resplendit et s’allume,
Et l’éternel Esprit plane sur les brouillards.
Les crépuscules ont la beauté des vieillards.

Elle était là, l’œil vague et la tête penchée
Et pour le long départ suprême détachée,
Rameau brisé, de l’arbre où fleurit l’avenir.
Elle ne savait plus qu’aimer et que bénir :
La tendresse est divine et n’a pas de limites.
« Il est donc vrai, dit-elle, ô Jeanne, tu nous quittes ! »
Elle était résignée et son cœur était prêt,
Car elle savait bien que cette heure viendrait
De consommer l’immense et fatal sacrifice ;
Mais quelle âpre amertume au fond de ce calice
Dont elle n’avait point épuisé les douleurs !

Jeanne tombe à genoux et mouille de ses pleurs
Le rude tablier de la pauvre grand’mère,
Dans de brûlants transports de repentance amère.
Des sanglots étouffés l’empêchent de parler.
Puis changeant brusquement : « Ma Jeanne, il faut aller
« Dit la vieille, porter le goûter de ton frère ;
« J’ignore quel souci nouveau vient le distraire,
« Mais il semble oublier les soins les plus pressants.
« Et l’on dirait, hélas ! qu’il n’a plus son bon sens. »

Jeanne sèche ses pleurs, obéit en silence.
Elle part, et son pas trouble la somnolence
Des canards bien repus que la chaleur du jour,
Voluptueusement, assoupit dans la cour.
Tout au bord de la mare, au pied rougi de l'aune,
Le tournesol ouvrant sa grande étoile jaune,
Symbole de ferveur et de fidélité,
Semble jeter à Jeanne un regard attristé.
Le haut noyer lui tend ses branches pacifiques
Qui versent la fraîcheur et l'ombre sur les briques
Et sur le banc de pierre où la vieille souvent
S'asseyait pour filer dès le soleil levant :
Vieux banc verdi de mousse et qu'un grès étançonne,
Où ne vient plus, hélas ! depuis longtemps personne,
Et qui dort délaissé sous les rameaux obscurs.
Elle sort. La voici dans la rue où les murs
Disparaissent cachés sous de longs rangs de gerbes,
Où le regard du jour met des éclats superbes,
Car le céleste azur, inondant le trésor
De la riche moisson, frémit dans les flots d'or,
Tandis que le soleil sur les crêtes flamboie
Dans le rayonnement de sa divine joie.
Des atomes dorés s'élèvent des manoirs
Et paillettent la nuit sourde des ormes noirs,
Errant au gré du souffle enflammé qui les berce.
Sous les sombres massifs des arbres que traverse
A grand'peine le ciel avec de bleus frissons,
Vibre au loin la fournaise ardente des moissons.

A ce charme puissant peux-tu rester rebelle,
Jeanne ? L'Inde n'est point plus chaste ni plus belle !
Vois ! C'est bien le soleil de tes plus purs étés !
Son cœur bat, elle marche à pas précipités,
Ainsi qu'au temps léger de l'enfance première ;
Elle marche et les champs se déroulent : lumière,
Dôme bleu, plaine blonde où tout est palpitant,
De la route poudreuse à l'horizon flottant :

L’azur, l’azur sans fin sur le sol ras et fauve.
Les javelles, ici, jonchent la terre chauve
Et symétriquement se suivent. Les champs d’or
De l’avoine attardée, au loin, debout encor,
Se balancent. Parmi d’innombrables éteules,
Mille monts de froment s’alignent, et les meules,
Ces éternels greniers des antiques humains,
Dressant leurs dômes blonds tout le long des chemins,
Ressemblent, dans leur lourde et rustique enfilade,
Aux huttes d’une ancienne et sauvage peuplade.

Les glaneuses là-bas, par bandes et par bonds,
Dans des éclairs d’épis mêlés aux cheveux blonds,
Couraient avec leur glane où le soleil vient luire,
Et les trous des haillons eux-mêmes semblaient rire.

Mais Jeanne étouffe un cri, tremblante. Tout à coup,
Elle s’arrête ; puis, livide, à pas de loup,
Se sentant défaillir sous des transes nouvelles,
Elle va se tapir contre un mont de javelles.
Et la pauvrette suit d’un regard fasciné,
A travers champs, le mâle infâme, le damné !
Il marche le front bas coulé dans les épaules.
Il va vers les jardins, et bientôt, sous les saules,
Il disparaît.

Longtemps, Jeanne, le cou tendu,
Plonge dans les rameaux son regard éperdu,
Et quand plus rien n’y bouge, elle part. Les glaneuses
L’appellent, en passant, de leurs clameurs joyeuses :
Haletante, elle marche et n’entend point leurs cris.
Elle n’aperçoit plus même les bords fleuris
Des champs blonds, ni les monts de froment, ni les gerbes ;
Et c’est bien vainement que, dans les folles herbes,
Les chardons alignés tout le long du chemin
La regardent passer de leurs yeux de carmin.

Les glaneuses au loin, comme un troupeau qui broute,
Se perdent. Des chars lourds gémissent sur la route ;
Des points noirs, des points blancs se meuvent dans les blés,
Et, par instants, ses yeux se ferment, aveuglés
Sous le bouillonnement de son sang qui fermente
Et sous l'âpre aiguillon d'enfer qui la tourmente.
Elle allait dans la peur et parfois son genou
Fléchissait. Le soleil, qui lui mordait le cou,
Ainsi qu'il exaspère une plaie endormie,
Rallumait le baiser de honte et d'infamie ;
Et Jeanne veut tout dire… Et Bruno choisira
Qui d'elle ou de Thomas son bras vengeur tuera !

Et machinalement elle avance, et son trouble,
A l'aspect du faucheur désespéré, redouble.
Elle arrive. Bruno ne se retourne pas.
Il n'a point entendu le bruit faible des pas.

Jeanne, Bruno mourra si Dieu veut que tu meures !

Il a fait le travail de deux jours en six heures ;
Car son grand désespoir est sombre, furieux,
Car, frénétiquement, sa faux frappe, et les yeux
Ne peuvent suivre au vol le fer qui tourbillonne
Dans l'air qu'un âpre éclair incessamment sillonne :
Travail impétueux, exaspéré, hagard !
Les javelles, partout, éparses au hasard,
Aux chardons chevelus se mêlent en désordre,
Et Jeanne voit Bruno s'agiter et se tordre
Comme un supplicié dans le tourment du feu.

Elle fait quelques pas, s'arrête… avance un peu
Et puis reste immobile ainsi qu'une statue,
Muette sous la honte immense qui la tue.

De ses deux poings crispés serrant son cœur meurtri,
Soudain elle s'affaisse en poussant un grand cri :
Il s'était retourné dans sa rage acharnée
Et d'un mortel regard il l'avait condamnée.

« Grâce ! Pardonne-moi, Bruno, je vais mourir ! »
Lui dit-elle, au moment où pour la secourir
Le garçon a volé vers elle. Il la délace…
Mais elle se débat, murmurant : « Je suis lasse
« De respirer l'amour horrible de Thomas !
« Écoute-moi, Bruno, si jamais tu m'aimas,
« Tu vengeras l'honneur d'une fille souillée »

Bruno la soutenait, pâmée, agenouillée.
Le chignon dénoué par tresses s'épandait
Sur son bras où la tête effarément pendait.

« Souillée ou non souillée, ô ma Jeanne, je t'aime ! »
Dit le gars. Défaillante, effroyablement blême,
A ces mots, Jeanne entend le grand hymne immortel
Retentir dans son cœur, et, regardant le ciel,
De ses yeux égarés elle y voit un sourire,
Un sourire divin et qui semble lui dire :
« Bruno t'aime ; l'amour, Jeanne, te sauvera !
« Mieux que le Gange bleu, l'amour te lavera ! »

Mais voici qu'au lointain où son regard s'attache,
Soudain, elle aperçoit un lugubre panache
Qui surgit, grandit, monte en replis onduleux,
Couleur de soufre avec des remous nébuleux.
Envahissant le ciel, une épaisse fumée
S'élève du village, et sa base enflammée
Palpite, foyer sourd, obscurément vermeil.
Elle couvre bientôt le globe du soleil
Dont parfois transparaît le disque morne et sombre,
Et jette sur la plaine un cône immense d'ombre.

Le clocher est sinistre et tinte éperdument.
Alors, de toutes parts, dans le même moment,
Comme d'un seul gosier, un cri terrible éclate :
Au feu ! Dans la fumée une langue écarlate,
Vive et fourchue ainsi que celle d'un serpent,
Au milieu de l'haleine ardente qu'elle épand,
S'échappe horriblement d'une gueule inconnue.
Au-dessus, dans le ciel, une livide nue,
Stagnante, emplit l'azur de son voile pesant.
Au feu ! Le cri partout court, vole, électrisant
Les moissonneurs qui, tous, s'élancent, et la foule
Au travers du bourg noir précipite sa houle.
Au feu, Jeanne a repris son courage et ses sens :
« Bruno, vite courons ! » et pâles, frémissants,
Ils se lèvent ! — Au feu, au feu ! — Leur pas chancelle ;
Quelqu'un vient de crier : « C'est au manoir d'Angèle ! »